

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

D'APRÈS LE FILM DE
FREDERICK WISEMAN

MISE EN SCÈNE
JULIE DELIQUET

www.theatregerardphilipe.com



Scène

Humeurs et bonheurs à la Biennale de la Danse

Les grands moments de la Biennale de Lyon

Par Thomas Hahn

26/09/2023 • Critique

Escale lyonnaise entre avatars et colère des éléments : Avec Boris Charmatz, (La) Horde, Peeping Tom, Nach etc., le corps du danseur résiste à tous les assauts.

Peut-être est-il vrai qu'on n'est jamais aussi seul qu'avec les autres. Peut-être que le vrai enfer, c'est eux et peut-être que l'enfer a une gueule de glace. Chez Peeping Tom, ils semblent vouloir confirmer tout cela. En faisant échouer l'équipage de leur petit bateau dans l'Antarctique, localisable selon le titre du spectacle à *S 62° 58', W 60° 39'* et pourtant arrimé sur le plateau du TNP de Villeurbanne, Franck Chartier (mise en scène) et Justine Bougerol (scénographie) imaginent une sentence collective de plus de six cents jours de captivité glacière, encore augmentée par le supplice du vivre-ensemble, infiniment plus long et plus dramatique que prévu au moment de lever l'ancre. Inévitablement le scénario craque et les interprètes se rebellent contre la direction artistique. « Mais pourquoi ai-je sacrifié vingt-trois ans de ma vie pour toi... » Une compagnie de danse-théâtre comme une forme de prison ? Voilà une façon de dresser un bilan, de questionner avec autodérision ce qu'on a fait de et dans sa vie. Après quinze ou vingt ans passés dans une seule et même troupe, est-on encore soi-même ou devient-on son propre avatar artistique ? La question du soi s'est invitée à la Biennale de Lyon, par les formats les plus grands jusque dans les plus intimes. (La) Horde, créant *Age of Content* avec la troupe du Ballet National de Marseille, centre chorégraphique qu'ils révolutionnent depuis 2019, transforment les interprètes en icônes publicitaires, en avatars alignés comme dans une revue, en danseurs pop à la tik tok, en héros d'une comédie musicale américaine ou encore en interprètes de la danse post-moderne de Lucinda Childs. Un sacré voyage entre l'intimité à reconquérir et l'image de soi, brandie autour d'une voiture transformée en fauve. Si nous déléguons notre corporéité et nos émotions à des moules médiatiques, sur des plateformes virtuelles qui promettent bonheur et liberté mais finissent par nous désindividualiser, alors quelle part de nous est la plus authentique ? Celle que nous nourrissons de riz et de pâtes ou l'autre, qui nous transforme en « user » et puis en « content » ? Nous étions le contenant, nous devenons le contenu.

L'image et le corps

S'attaquer à une telle équation transformationnelle par la danse, c'est redéfinir le rapport entre le corps et son image, entre l'espace de représentation et le temps parcouru dans l'espace virtuel. Autrefois, le corps produisait une image. Ici, l'image contient le corps. *Autrefois, les gens mouraient* était le titre de la rencontre entre (La) Horde et des danseurs jumpstyle à Montréal, en 2014. Dans *Age of Content*, les avatars citent le texte du tube immortel *Forever Young* d'Alphaville : « Let us die young or let us live forever ». Contrairement aux anges, l'avatar peut avoir un sexe. Mais a-t-il un âge ? Gagnons-nous en immortalité en confiant notre moi aux plateformes de jeux en ligne ? « Les contenus virtuels ont désormais un effet tangible sur nos corps », écrivent (La) Horde. La réussite d'*Age of Content* est d'en avoir fait un spectacle de danse qui tient en haleine. La raison est d'être parti du corps, y inclus par les arts martiaux et cascades, et d'avoir continué à croire dans le pouvoir de la présence charnelle sur scène. D'autres privilégient la technologie. *No Reality Now* de Vincent Dupont et Charles Ayats, présenté à Pôle Pixel de Villeurbanne, propose de suivre les promenades des interprètes en réalité augmentée grâce à un casque VR. Ou bien de l'ôter en toute simplicité, puisqu'il se tient par une baguette, comme les masques au carnaval. La possibilité d'ainsi alterner entre deux images est amusante. Ce que l'on voit ne l'est pas. On aperçoit même la danseuse changée, dans la réalité augmentée, en boule dorée. Alors on préfère la réalité, ici et maintenant. Puisque là-bas, on retombe dans les démonstrations de technologie sans réel intérêt pour le public – sauf les Geeks, ça va de soi. « *No Reality Now* incarne une nouvelle génération de spectacles hybrides reposant sur une solution de scène augmentée », nous dit-on. « No spectacle now » serait plus proche de la réalité artistique du moment présent. Cette réalité-là, il faudra l'augmenter. De toute urgence. La danse a toujours œuvré à faire entrer ses personnages dans un univers hors de la corporéité réelle. Au ballet, les pointes servent à ça. Le cirque n'est pas en reste. Au Théâtre des Célestins, Alexander Vantournhout et les huit acrobates de la compagnie appelée *not standing* expérimentent la transformation de l'individu par des chaînes corporelles en évolution permanente. Cette exploration des combinaisons inépuisables et inénarrables entre des paires de bras ou de jambes, des bustes, des genoux, des têtes etc. etc. pourrait nous éloigner des personnalités au profit d'une abstraction par la cinétique à l'état pur. Mais c'est le contraire qui se produit. La vérité intime de chacun éclate au grand jour. Elle prime, même. Et c'est donc du grand art, car c'est même à cela qu'on le reconnaît !

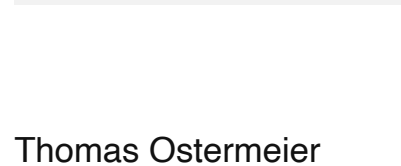
L'esprit de Nach et le déluge de Charmatz

Et puis, Nach, pour la deuxième fois dans un solo où elle nous parle de son parcours, de sa découverte du krump sur le bitume jusqu'à ses rencontres avec le flamenco, des butoka et des samurai au Japon, et aussi avec les interprètes de ses pièces de groupe. « Je voudrais être partout », dit-elle et esquisse des dialogues dansés entre le krump et les univers musicaux les plus divers, du rock'n'roll au chant lyrique, de Nina Hagen au flamenco. Dans *Un endroit partout*, elle démontre qu'il y a une place pour le krump absolument partout. Et elle aborde l'intimité de son corps et de sa psyché en analysant ses propres créations. Passe de son quotidien à son réel artistique en dressant sa danse et sa parole directement à ceux qui sont venus l'écouter aux Usines Fagor. Sa danse est plus intrigante que jamais et elle explore des pistes chorégraphiques vivement appelées à s'étoffer et à se concrétiser. Et puisque Nach se tient loin des plateformes virtuelles, elle ne sera jamais seule. Sa force spirituelle est intacte. You'll never walk alone ! On passe de l'autre côté du site Fagor, où Boris Charmatz proclame sa *Liberté Cathédrale*. Un déluge intimiste dans un hangar immense où le public entoure, sur quatre côtés, une aire de jeu de 40x20m. Les dimensions d'un terrain de handball ! Où les vingt-six interprètes courent telle une tornade, dégageant des courants d'air considérables. Charmatz réunit la troupe de Wuppertal et des interprètes phares de la danse contemporaine. Tous ensemble, ils chantent en unisson ou à l'oreille du spectateur, lui chuchotent un poème ou lui tendent une main de suppliant. La fougue et la puissance de la déferlante sont indéniables, la vague humaine frappe et se retire tels le sac et le ressac. Le souffle de l'orgue se mue en orage sonore et la salle entière semble frappée par la colère des dieux. On cherche en vain une issue de secours. Après deux. Une centaine de minutes tumultueuses, les corps s'entassent au sol et l'orgue semble exploser au dépit de nos tympanes. Est-ce encore *Liberté Cathédrale* ou déjà la troisième guerre mondiale ? Une chose est certaine : Face à l'apocalypse, chacun est seul.

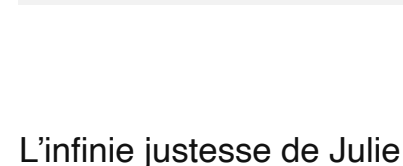
Biennale de la Danse, Lyon, jusqu'au 30 septembre, [Plus d'informations](#)



Dans la même rubrique



Thomas Ostermeier affûte sa lame à la Comédie Française



L'infinie justesse de Julie Deliquet



Sylvain Creuzevault : « C'est aussi par colère contre le monde de la culture que j'ai fait cette pièce »



Le numéro du mois



EMMANUEL PERROTIN, l'homme qui bouscule l'art contemporain

4,90€ – 7,90€

Acheter

Télécharger ce numéro

Sommaire du numéro

Édito général

Un mot d'abord sur les affaires qui agitent cette rentrée littéraire. Cette pauvre primoromancière, Julie Héraclès, vouée aux gémonies pour son roman *Vous ne connaissez rien de moi* (Lattés), se voit accusée d'avoir construit son personnage principal, Simone, cette femme tondu au sortir de la guerre, d'une manière malhonnête. Pourquoi ? Parce que cette Simone, personne bien [...]

[Lire la suite](#)



Restez informés de l'actualité de votre magazine

En vous inscrivant vous acceptez de recevoir nos communications. Vous pouvez à tout moment vous désinscrire.

E-mail *

Code postal

Ok

TRANSFUGE À PROPOS

Depuis 2004, le magazine se consacre à la culture contemporaine. De moins en moins présente dans la presse mainstream, la culture dans Transfuge retrouve toute la place qu'on devrait lui attribuer. Fidèle à ses origines, la revue se veut résolument cosmopolite, universaliste, humaniste, pro-européenne. Et à la recherche constante d'esprits libres qui produisent le meilleur de la création contemporaine.

SUIVEZ NOUS

